

Angoisse moderne

Ce fut encore une nuit noire, effrayante. Un pied dans les flammes et un pied dans la glace, les muscles tétanisées et l'os de fer. Les deux éléments s'éloignaient de part et d'autre d'elle, étendue entre ses propres choix. Les deux extrêmes. Il n'y avait pas pour elle de « moins pire » dans une situation d'extrême mal. Peu importe combien sa tête elle, restait levée vers le ciel à admirer les beaux nuages lascifs, à espérer la goutte d'eau qui tombera sur son pied gauche en plein désert. Un cri strident la réveilla de son cauchemar. Elle se redressa et se hâta à fermer ses oreilles de pleine paume. Pourtant dans ses oreilles une voix inquiète et murmurante continuait de raisonner « Fait-le ! fait-le ! ». Elle se retourna pour chercher le bouton de sa lampe de chevet, mais il semblait s'éloigner, et le lit s'allongeait à des milliers de kilomètres. Au bout d'un long couloir, la matière à ses alentours fondait en un sable mouvant. Elle n'avait plus le temps. Il faisait froid, et ce froid-là était telle une bouffée d'air glacial qu'elle respirait.

Elle réussit à allumer la lumière mais ses paupières avaient peine à s'ouvrir. Scellées des formes dénaturées qui se gonflaient en chaque objet imaginé, comme une éponge, ou comme un drapeau flottant au vent, le sol, les meubles, tout ondulait. La lumière de la lampe paraissait impuissante et dévorée par les quatre sombres coins de la chambre. Il n'y avait ici que d'électricité qui n'éclairait plus que le bois de la table sur lequel il imposait sa grâce lumineuse avec difficulté.

Avec difficulté. Mais hypnotisée par la lueur, elle la regardait. Elle la regardait inlassablement, pendant une éternité.

Dans cette lumière, elle se souvint de chaque moment passé dans cette belle maison. Les rires innocents et joueurs de ses enfants la berçaient. Elle aimait ce coin de paix, sa vieille maison. Mais le coût de la vie l'étouffait sans cesse, et sans cesse, elle fuyait délibérément ce jour-là, ce moment-là. Mais il fallut qu'elle le fasse enfin.

Quelle fut sa réponse, elle se résout que cela valait mieux que de ne rien dire et sans quoi elle perdrait sa maison et ses souvenirs.

Au matin, elle se décida à affronter sa décision. Le couloir qui menait à son bureau lui paraissait éternel. Elle toqua à sa porte, entra, et lui dit « Bonjour Monsieur, pourrions-nous nous entretenir quelques minutes ? », et il lui répondit, sûr de lui, « Bonjour. **Oui, nous nous entretenions justement avec le comptable au sujet de votre augmentation, fermez la porte derrière vous s'il vous plaît.** »

UNE DEMANDE DIPLOMATIQUE

*Dusses-tu vivre trois fois mille ans et même autant
de fois dix mille, souviens-toi toujours que personne ne perd
d'autre existence que celle qu'il vit et qu'on ne vit que celle
qu'on perd.*

Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*

PERSONNAGES

WILLIAM, *trentaine d'années, avocat dans le cabinet*

PATRON : *classe, âgé et associé aux bénéfices dans son cabinet*

MARGOT : *femme de William*

Un café près des cabinets d'avocats

William soupire en compagnie de sa femme.

MARGOT : De quoi tu te préoccupes encore Will ?

WILLIAM : Je dois lui demander.

MARGOT : Alors, fais-le !

WILLIAM : Savais-tu que l'œil humain peut voir plus de nuances dans le vert que dans les autres couleurs ?

MARGOT : La peur prend le contrôle Will...

WILLIAM : Non... c'est parce que dans la nature les Hommes sont plus enclins à repérer leur proie.

MARGOT : Tu n'es pas une proie, tu es un bon et compétent avocat qui demande une augmentation, rien de plus courant.

WILLIAM : Tu ne le connais pas.

MARGOT : Peu importe, tu dois le faire.

William quitte sa femme et entre dans le cabinet

Silence

Bruits de pas sourds, à cause du tapis épais

Brouhahas de fonds, sonneries téléphoniques

William toque à la porte du patron

Le patron sursaute de surprise

LE PATRON : Entre !

Signe de main

WILLIAM : Bonjour monsieur.

LE PATRON : Salut Will ! Comment vas-tu ?

Enthousiaste

WILLIAM : Très bien, merci. Et vous, les affaires vont mieux avec vos collaborateurs ?

LE PATRON : Mieux, merci. Mais je suppose que tu n'es pas là pour savoir comment vont mes affaires Will, je me trompe ?

WILLIAM : Je...si ! Enfin, non pas vraiment vous avez raison. Je voudrais simplement m'entre-

LE PATRON : -m'entretenir avec vous au sujet du salaire, n'est-ce pas ?

WILLIAM : En effet, vous auriez quelques secondes à m'accorder ?

LE PATRON : Plus tard, j'ai beaucoup de-

WILLIAM : de travail ?

Le patron esquisse un sourire en coin

LE PATRON : D'accord, prends une chaise et ferme la porte.

William ferme la porte très lentement

Il déboutonne sa veste de costume

Il s'assoie

WILLIAM : Alors voilà, j'aimerais avant tout vous parler de mon évolution au sein du cabinet. Je n'étais que débutant et j'ai grandi sous votre direction. L'expérience que m'a apporté ce travail est très importante, j'ai pu gagner en compétences. Cela fait maintenant deux ans que j'exerce fièrement mon métier dans votre cabinet, et que je gagne de nombreuses affaires. Mes plaidoiries font une bonne partie de votre succès !

LE PATRON : Et je reconnais tes capacités Will.

WILLIAM : Alors comment comptiez-vous valoriser mes compétences ?

LE PATRON : En te gardant près de nous ?

WILLIAM : Vous êtes un homme respectable et je vous apprécie. Mais... une augmentation de mon salaire au mérite de ma qualité de travail serait essentiel à mes yeux.

LE PATRON : Tu sais bien que nous avons certaines difficultés de fond, et qu'on licencie de nombreux avocats juniors.

WILLIAM : Je comprends. Alors quand la situation financière du cabinet sera plus stable, je voudrais que nous en reparlions. Je vous donne un délai de six mois.

Le patron se penche vers William

Il hausse les sourcils

LE PATRON : Ah, six mois Will ! Autant te dire que cela risque d'être juste !

WILLIAM : Oui six mois, c'est la date d'expiration de l'offre que le cabinet Ross & Gold m'a fait hier.

Silence

Froissement sur le visage du patron

LE PATRON : Soit. Accepte donc leur offre.

WILLIAM : Vous...si facilement ?

LE PATRON : Je connais un excellent avocat qui s'est refusé à être augmenté. Cela fait plus de dix ans qu'il travaille dans ce cabinet. Si je t'augmente, qui de vous deux sera le plus riche ?

WILLIAM : Eh bien...

rire nerveux et perplexe de William

LE PATRON : Lui. Il est plus riche que toi, il est plus riche que la plus part aussi. Il mesure son salaire à ses besoins et le droit est son bien premier, avant le mérite matériel. Tu ne pourras pas en dire autant.

WILLIAM : Très bien... voilà des valeurs humbles et nobles. Alors, que diriez-vous d'ajuster votre salaire au mien ? Hm ?

William se lève et ouvre la porte en grand

Il quitte le bureau fermement, sans refermer la porte derrière lui

LE PATRON : Qu'on l'augmente Willy, qu'on augmente mon meilleur avocat !

Un fier sourire se dessine sur le visage de William

Analyses des productions

1. Angoisse moderne, nouvelle à chute.

Le texte est court, centré sur une page avec de larges marges, il est produit pour être lu d'une traite, c'est une nouvelle à chute. C'est par ailleurs cette dernière phrase du texte qui coupe nettement le rythme du récit qui lui accorde son aspect bref. *Angoisse moderne* dispose d'un dénouement final se présentant ici par la demande d'augmentation du salaire. Le texte ne présente que deux personnages, et l'histoire est centrée sur l'angoisse que ressent la protagoniste principale. A ce propos, la structure d'ensemble du texte témoigne de la focalisation sur sa peur, par le lexique et par la disproportion des paragraphes : les deux premiers sont imposants par rapport aux deux derniers. Quant au troisième paragraphe, il décrit l'enjeu d'une telle peur ce qui sollicite la curiosité du lecteur.

La plus grande partie de la nouvelle est allégorique, elle représente la difficulté à prendre des décisions et la peur des réponses, et de ses conséquences. Je me suis appuyé sur l'expression « la nuit porte conseil ». Les connexions entre les phrases sont fréquemment établies par l'anaphore « elle ». Ce choix s'appuie sur la volonté d'ancrer le lecteur dans la peau du personnage et de le lui rappeler à chaque sensation de panique éprouvée. La nuance entre la peur et l'acceptation de cette peur est marquée à la fin du deuxième paragraphe et au début du troisième, avec l'anaphore « avec difficulté ». Dans un cas, la difficulté réside dans l'angoisse et dans l'autre, la difficulté mène à la lutte et à la prise de décision. En effet, le courage est un compromis où l'on accepte d'affronter sa peur. De même que la structure contrastante du texte, le registre soutenu et romancé qui est emprunté à être fictif est nuancé avec le propos du texte à savoir un fait courant et familier *i.e* la négociation d'un salaire.

Enfin, les verbes sont au passé simple et pour la plus part, se sont des verbes de mouvement « retourna », « redressa », « hâta ». Les verbes à l'imparfait sont majoritairement plus prolongés dans le temps car ils représentent les effets interminables du doute.

2. Une demande diplomatique, pièce de théâtre

Pour le même sujet, le genre théâtral permet au lecteur d'avoir une posture de spectateur plus qu'une position de lecteur actif ancré dans un rôle particulier. Aussi, la situation d'énonciation est double. Celle du narrateur qui oriente l'allure de la scène grâce aux didascalies -en italique, notamment avec des adverbes de manière « lentement », « fermement » ou par des détails volontaires « bruits » « brouhahas ». Et d'autre part, celle des protagonistes de la scène. L'action dramatique est mise en exergue par l'intrigue, et par son schéma actanciel. En effet, William est le sujet qui désire un objet, l'augmentation de son salaire. Son patron est l'opposant qui contrarie le désir de William qui a l'appui de sa femme Margot, adjuvante et source de son courage. Le dénouement, comme pour la nouvelle à chute, est la finale acceptation de la requête

par le patron à William. Il ne s'agit-là ni d'une tragédie ni d'une comédie car le ton inquiétant de la scène ne mène à l'aspect comique qu'au dénouement. La différence de registre langagier entre William et son patron ainsi que la politesse hiérarchique avec le vouvoiement de William créer un effet de supériorité du patron sur son employé. Concernant la structure du texte, si la pièce se divise en deux parties c'est principalement pour souligner l'importance et l'influence de Margot sur le dénouement. Certes, le patron de William détient le pouvoir mais la requête est d'autant plus légitime aux yeux du personnage principal qui use de **rhétorique**, cette même rhétorique qui fait de lui un bon avocat.

Pour finir, l'anticipation des répliques de William sur son patron et inversement, témoignent d'une conscience implicite et collective du déroulement stéréotypé d'une discussion sur des négociations de salaire. Le genre théâtral en cela est plus léger pour faire passer des messages de la sorte. Ici, l'automatisation des contextes discursifs en société est révélée sans pour autant étouffer le lecteur de la présence trop importante du narrateur et de ses arguments.